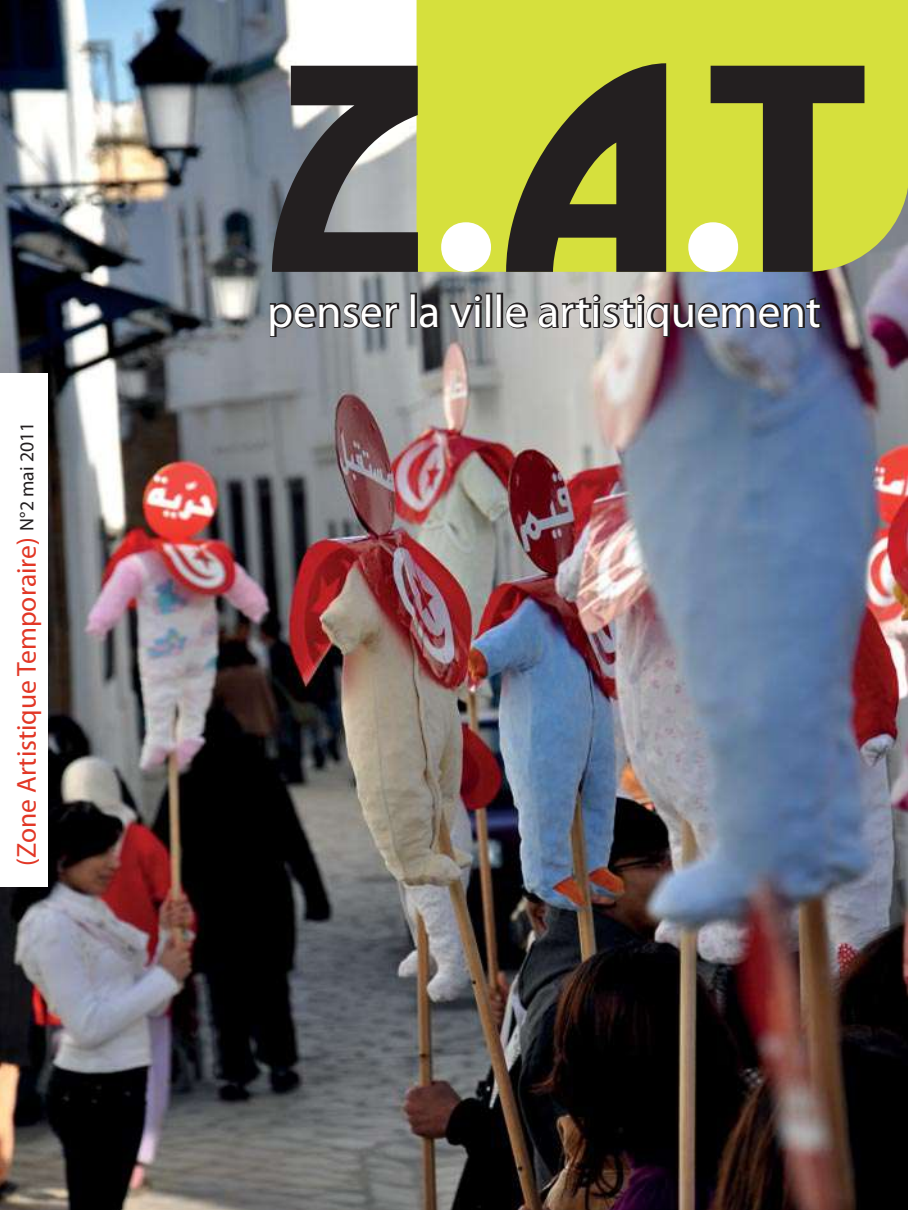
Z.A.T

penser la ville artistiquement



(Zone Artistique Temporaire) N°2 mai 2011

© Nebras Charfi

sommaire

HABITER

4 . Regard d'artiste : Alia Sellami

10 . Droit de cité : La parole libérée réinvente la ville

16 . Rumeurs : Facebook et la Révolution

TERRITOIRES

20 . Lieux publics : Fonction politique de la toponymie urbaine

26 . Etats des lieux : Vers de nouvelles pratiques artistiques en espace public ?

48 . Vie des villes : Comité de quartier et solidarité urbaine

ITINERANCE

54 . Ailleurs : Traversées artistiques entre Méditerranée et Europe

58 . Poétique urbaine : Pochoir de Yassine Blaïech

60 . En chantier : Appel à projetsDream City 2012

EDITO

Le 14 Janvier 2011, la Tunisie vivait un moment historique, la chute du régime de Zine el Abidine Ben Ali. En quelques semaines, le mouvement de contestation populaire se propageait dans tout le pays pour réussir l'impensable.

Cet espace verrouillé qu'était l'espace public est alors devenu un lieu de tous les possibles. Citoyens, artistes, grévistes, jeunes, âgés, étudiants, femmes, hommes... se réapproprient la cité. Les performances artistiques, les installations, les graffs descendent dans la rue. Les artistes ont alors besoin de marquer leur présence dans cet espace reconquis sous les yeux étonnés, intrigués mais aussi contestataires des passants. Ces évènements deviennent les supports d'un échange symbolique qui fait sens pour les praticiens et les spectateurs, bien souvent participants. Le référentiel de la création artistique tunisienne est profondément modifié. Celle-ci devient fortement politisée et se caractérise par une grande liberté d'action, d'expression et de subversion. Les pratiques artistiques doivent être désormais envisagées sur la toile de fond des luttes politiques, sociales et intellectuelles. Devant le nombre croissant d'actions artistiques se déroulant en espace public depuis janvier dernier, nous avons fait le choix de n'aborder que les premières expériences, spontanées. Elles participent à la compréhension du monde et de cette nouvelle société. C'est à ce désir de l'artiste tunisien de s'impliquer dans ce bouleversement historique et à cette urgence d'interagir avec la société via l'espace public que ce numéro de la ZAT est consacré.

Aurélie Machghoul

© Pol Guillard

Z.A.T
penser la ville artistiquement

Z.A.T. est une publication réalisée à Tunis par l'association L'Art Rue.

Nos vifs remerciements à toutes les personnes qui ont permis à cette publication d'exister.

Directeurs de publication : Selma et Sofien Ouissi
Rédactrice en chef : Aurélie Machghoul
Photographies : les ADC (Emir Ben Miled, Zied Ben Miled, Saif Chaabane, Yassine Hakimi, Chakib Mahjoub, Abdellatif Snoussi), David Alibet, Beit el Bennani, Yassine Blaïech, Nebras Charfi, Khais Fahrat, Moufida Fedhila, Pol Guillard, Sonia Kallel, Akram Meloman, Faten Rouissi, Sélim Tlili, Patricia K.Triki.
Graphiste designer : Nebras Charfi

Collaboration :
Jamila Binous, Leyla Dakhli, Béatrice Dunoyer, Aurélie Machghoul, Cécil Thuillier
Infos et contact :
dreamcity.tunis@gmail.com

Impression : SIMPACT

La Z.A.T. reçoit le soutien de TUNISIANA.

MUZAQ مزاق DREAM CITY L'ART RUE

REGARD D'ARTISTE

Echo sonore d'une Révolution

Par Aurélie Machghoul, historienne de l'art et anthropologue

La rubrique "Regard d'artiste" de ce numéro de la ZAT devrait être rebaptisée, à cette occasion, Regard sonore car il s'agit bien ici de parler d'une artiste dont le travail est basé sur l'expérimentation du son, Alia Sellami. Mais quel rapport entre Alia Sellami et la ville, l'urbain me direz-vous ? Alia puise, s'inspire de ce qui l'entoure et notamment des sons de la ville pour créer. En octobre 2010, elle présentait dans une impasse de la médina de Tunis dans le cadre de Dream City "Mur...murs de la ville", une composition vocale à partir des sons, matières, dynamiques et graphismes de la ville. Sa toute dernière création, "Al Tharwa : une Révélation", témoigne de la même approche. "Al Tharwa : une Révélation" interpelle l'auditeur sur la Révolution tunisienne. Bruits, sifflements, chuchotement, berceuse

Alia Sellami, "Mur...murs de la ville", création vocale pour Dream City, Tunis, octobre 2010.

©Zeed ben Miled - les adc

Alia Sellami, "Mur...murs de la ville", création vocale pour Dream City, Tunis, octobre 2010 © Yassine Hakimi - les adc

© Chakib Mahjoub - les adc

populaire revisitée, dynamique des sons d'origine humaine (slogans, propagation par vague sonore, etc.) relatent l'histoire d'un évènement fondamental et émotionnellement intense de notre histoire proche, la Révolution du 14 janvier 2011. Lorsque l'on prend le temps de se détacher du poids des images alors les sons rayonnent.

Cette matière sonore, Alia, artiste étonnante et inclassable, multiple de par ses origines, ses références et ses appartenances, l'a faite sienne au lendemain de la Révolution. Elle se l'est appropriée pour en faire la matière première de son expression vocale ainsi qu'une pièce de 20 minutes à 8 voix spatialisées : "Al Tharwa : une Révélation", dont la 1ère présentation a eu lieu le 1er mars 2011 à Carthage à l'espace culturel Mad'Art.

Musicologue de formation, elle s'adonne à l'opéra, au jazz, au chant oriental et à la musique contemporaine ce qui lui permet de découvrir l'improvisation libre pour parvenir finalement à son propre style où elle se sent elle, plurielle : une approche expérimentale et quasi plastique, très contemporaine de la matière sonore et vocale. Sa musique s'en ressent : densité d'émotions et de textures multiples. Cette "plasticienne du son" compose ses propres pièces depuis 2003. Dans cette dernière création, se côtoient, s'entrechoquent et se cumulent des traces singulières et plurielles : l'avant révolution, le pendant et l'après révolution d'Alia. C'est son vécu, ses impressions et son souvenir qui se décomposent et se recomposent ici. Une approche chronologique qui pourrait paraître un peu naïve mais qui convoque un autre ordre de notre mémoire collective évoqué par ce flux de sons habités. La pièce finale, composée de 5 séquences, est d'une telle puissance émotionnelle et évocatrice qu'elle happe chacun de nous pour le replonger dans une ville en révolution, un peuple en soulèvement et un avenir à construire chaque jour, ensemble.

Alia Sellami, "Al Tharwa : une Révélation", création vocale, Tunis, avril 2011. © El Teatro

DROIT DE CITÉ

La parole libérée réinvente la ville

Par Aurélie Machghoul

© Pol Guillard

La Révolution tunisienne a libéré la parole et celle-ci s'est déversée avec puissance, densité, humour et parfois violence dans l'espace public. Slogans scandés, banderoles brandies, tags, pochoirs fusionnant avec les murs, le mobilier urbain, le bitume de la ville. L'espace public, verrouillé sous le régime Ben Ali, est devenu espace des possibles. Lieu par excellence d'inter action humaine, il est à présent à nouveau le lieu de l'expression, celui de la rencontre citoyenne, du partage, mais aussi de la confrontation des points de vue. Une liberté retrouvée s'y exprime et l'espace public s'est fait le réceptacle de cette parole trop longtemps retenue. Les slogans en arabes, en français, mais aussi en anglais ou en espagnol sont devenus la voix des murs. Jeunes, vieux, hommes, femmes, artistes ou non, étudiants et retraités, toute la société a été absorbée dans ce mouvement. Et si dans un 1er temps, en janvier, les murs se

©Yassine Blaïech

© Nebras Charfi

sont couverts d'écritures griffées réalisées à la hâte dans une sorte de frénésie urgente de dire et de faire trace, des formes plus travaillées sont vite apparues dès février : graffs, pochoirs. De timides tentatives d'esthétisation des messages politiques. Enfin, les artistes sont descendus en tant que tel dans la rue pour mettre la force du signe au service de la lutte de la transformation politique et sociale. Des actions comme, entres autres, Street Art Show, menée par les plasticiens, grapheurs : Sk-One, Willis from Tunis (alias Nadia Khiari), Jaye, Meen, Free-Jo, Sélim Tlili ont ainsi apporté une réelle épaisseur artistique à cette parole libérée. Depuis, les performances, les collages, les interventions plastiques... ne cessent de se démultiplier pour qu'"aux signes de la misère ne vienne pas s'ajouter la misère des signes".

©Sélim Tlili

Jawhar Soudani aka Free-Jo, 2 mai 2011.

Performance de rue improvisée "Street Art Show" par Nadia Khiari, Karim Atrous aka Jaye, Sk-One, Meen - 2 mai 2011.

©Akram Meloman

RUMEURS

Facebook : construction et déconstruction d'une Révolution ?

Par Leyla Dakhli

L'exercice touche au cœur de la vie quotidienne de bon nombre de Tunisiens aujourd'hui : Facebook, le lieu, plus encore que cette rubrique, de la rumeur, avec ses circulations complexes, avec ses ruminations, ses impuissances, ses agacements et ses réjouissances. Facebook, cette page toujours ouverte en ces journées et en ces nuits de tension, au cœur de l'hiver. Ceux qui ne furent pas (toujours) dans la rue, ceux qui n'étaient pas en Tunisie (comme moi), ceux qui avaient peur et priaient pour qui risquait sa vie. Réceptacle de nos frustrations, de notre culpabilité, de notre engagement et de notre courage aussi.

Parler du rôle de Facebook et des réseaux sociaux dans la révolution tunisienne semble toucher ce cœur-là, toujours susceptible de chavirer. Facebook construit-il, détruit-il ? Ce qui frappe dans cet énoncé, c'est d'abord l'idée qu'une Révolution pourrait se construire

© Pol Guillard

ou se déconstruire. Une révolution se soulève, elle s'accomplit, elle est menée à terme ; ou alors elle avorte, elle échoue. La nôtre est là. Facebook, les Twitt, les messages téléphoniques... tout ceci a prêté main forte à la révolution tandis qu'elle se déroulait dans les rues. Une main décisive, parce que massive, immédiate, solidaire parce que fondée sur des relations de personne à personne (d'ami à ami). Prêté main forte, littéralement, parce que la vision de cet espace virtuel permettait de se compter, de se savoir moins seul, de se donner du courage, de s'unir. Cette soirée du 13 janvier par exemple, où l'on s'encourageait... et puis, finalement, tellement peu d'heures plus tard, « il part, il est parti, il EST PARTI ! »

© Nebras Charfi

C'est là que l'on touche à ce qui s'est véritablement construit sur les réseaux sociaux, et qui fut déterminant. Non pas la révolution elle-même, mais une union (oserait-on dire qu'elle fût sacrée ?), qui n'a pas résisté à la chute du régime. Il n'y a pas de regret à avoir. Cette destruction est normale, elle est la garantie même que cette révolution veut (peut) déboucher sur une démocratie, un lieu où le désaccord est le mode même de gouvernement, où la recherche du consensus occupe une bonne partie de l'énergie de chacun. Les réseaux sociaux, dans leur fausse neutralité, et malgré leur caractère affinitaire, sont devenus avec la révolution un révélateur des fêlures, des tensions personnelles, mais surtout sociales. Dans la rue, les inégalités et les différences sociales étaient évidentes, visibles. Sur le net, elles semblaient presque inexistantes – et l'étaient en partie. Les voir surgir, radicalement, clairement, dès les lendemains de la chute du régime, a été pour beaucoup d'entre nous, chers « amis », un vrai choc.

En réalité, ce fut, et cela continue d'être, notre premier apprentissage de la démocratie, qui, bien loin des discours de (ré)conciliation, de modération et d'union, naît dans la douleur, les rapports de force, et la violence d'une société qui a perdu la peur comme ciment et qui en cherche d'autres, pas à pas.

Nota bene : *il est à noter que Facebook continue de jouer un rôle important au lendemain de la Révolution tunisienne pour la société civile tunisienne mais également pour le milieu artistique. C'est devenu l'espace virtuel des appels à projet et à participation pour bon nombre de performances artistiques ou de créations. C'est également le lieu de la médiatisation de ces projets. Pour exemple, entre autres, les appels à participation des interventions urbaines "Art dans la rue-Art dans le quartier" de Faten Rouissi, "Horr 1" de Sana Tamzini et Sonia Kallel, le projet de rue artistique d'Olfa Feki ou encore la performance "St'art" de Moufida Fedhila ont toutes en commun le célèbre réseau social.*

LIEUX PUBLICS

Fonction politique de la toponymie urbaine

Par Jamila Binous, historienne et urbaniste © Pol Guillard

A travers l'espace s'expriment les enjeux identitaires et les revendications politiques. Aborder l'histoire de l'avenue Habib Bourguiba à Tunis sous cet angle, ne manque pas de confirmer ce fait socio-urbain.

Un tracé millénaire

Le tracé de notre future avenue était très anciennement marqué par le passage des hommes chargés de marchandises se rendant à la darse qui mettait en communication Tunis avec le port de Carthage puis, depuis l'époque arabe, avec celui de La Goulette.

Au milieu du XIXème siècle le chemin donne naissance à un projet d'avenue dénommée promenade de la Marine. Ahmed Bey, pour marquer son adhésion à la modernité, place la nouvelle porte Bab Bhar (Porte de la Mer) dans l'axe de la future artère (1847). La porte hafside du même nom se trouvait au débouché de la rue de la Kasbah.

Place du 7 novembre rebaptisée place du 14 janvier 2011.

© Pol Guillard

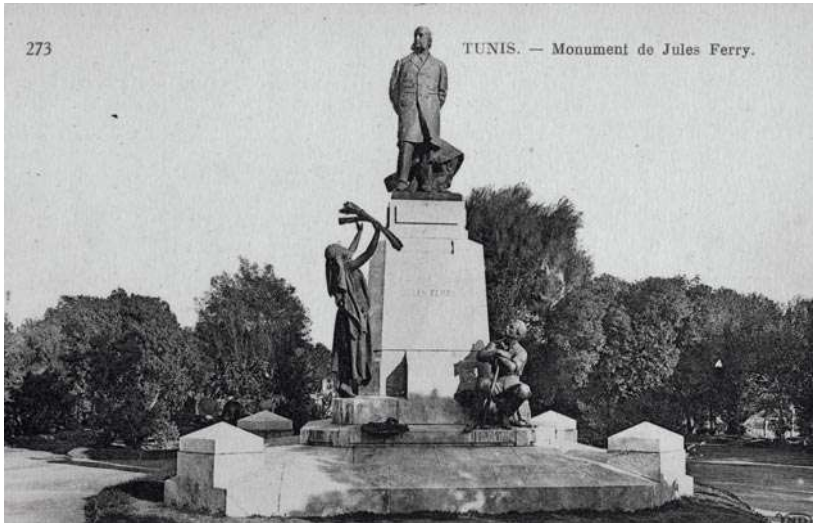
Hégémonie française et marquage de l'espace

Quelques années après la conquête de l'Algérie, le consul de France Léon Roche obtient de Sadok Bey la construction, en remplacement du Foundouk des Français (rue de l'Ancienne Douane), d'un bâtiment « moderne et spacieux » en bordure de la future avenue de la Marine, inaugurée le 12 janvier 1862. Par cet édifice, la France entend signifier aux autres nations européennes de Tunis, la prééminence de son hégémonie sur la Tunisie.

Cette hégémonie aboutira à l'établissement du Protectorat sur le pays, suivi d'une appropriation totale de la principale artère de Tunis. Face au consulat de France devenu la Résidence Générale, le cardinal Lavigerie, ancien archevêque d'Alger, chargé des fonctions d'administrateur apostolique du vicariat de Tunis (1881-1892), construit une église plutôt modeste qui sera remplacée dès 1897 par la cathédrale actuelle. Par sa monumentalité cet édifice religieux est un défi lancé aux autochtones. L'avenue de la Marine baptisée avenue Jules Ferry se veut un hommage au chef du gouvernement français qui s'est distingué par ses idées favorables à la colonisation. En 1900, l'avenue se pare d'une statue monumentale de Jules Ferry sur un piédestal, à ses pieds la Tunisie représentée par une femme habillée de « malia », lui tend une gerbe de blé, symbolisant les richesses du pays.

En 1930, c'est l'effigie du cardinal Lavigerie qui vient marquer l'extrémité ouest de l'avenue. A la sortie de la Médina, au milieu de la place de La Bourse, baptisée Place Lavigerie s'élève la statue du Cardinal en soutane brandissant de la main droite une énorme croix et de la main gauche la Bible. Ainsi le religieux fait pendant au politique.

Statue de Jules Ferry en 1900



©Beit el Bennani

Cardinal Lavigerie en 1930

©Beit el Bennani

Statue équestre de Habib Bourguiba anciennement place du 7 novembre et actuellement à La Goulette

© Pol Guillard

La ré-appropriation de l'espace par l'Etat indépendant

Sitôt l'Indépendance proclamée on déboulonne les deux statues et, avant même de remplacer celle de Jules Ferry par une statue équestre de Bourguiba, disparaissent de la toponymie urbaine les noms d'hommes d'état français de gloires militaires ou de provinces françaises. L'axe principal prend le nom d'avenue Bourguiba. Ceux d'autres figures du mouvement national viennent effacer la mémoire coloniale ; voici quelques exemples de nom de rues avant et après l'Indépendance.

L'avenue Gambetta devient avenue Mohamed V, l'avenue Sadok Bey devient Moncef Bey, l'avenue Garros : Hedi Chaker, l'avenue Marcelin Bertholo : Chadli Talala, la rue Courbet : avenue de Palestine, la rue de la Marne : rue Cyrus le Grand et enfin l'avenue de Rostand : avenue Habib Thameur.

La symbolique imposée par le régime du 7 novembre puise son inspiration du chiffre 7 dont les représentations les plus grossières envahissent l'espace urbain. Au milieu de la place d'Afrique, devenu place du 7 Novembre, une horloge remplace la statue équestre de Bourguiba. Par pudeur ou par manque de légitimation l'avenue conserve son nom, de même qu'on n'a pas osé reléguer aux oubliettes la statue du premier président. Elle a été transférée en plein centre de La Goulette.

Aujourd'hui la Révolution prend sa revanche et la Place du 7 Novembre est rebaptisée Place du 14 janvier alors que l'avenue du 7 Novembre reliant l'aéroport au Bardo s'appelle dorénavant avenue Mohamed Bouazizi.

En conclusion, l'histoire d'un lieu, par le biais d'un jeu d'appropriation et de ré-appropriation de l'espace, est vécu comme une légitimation voire comme une justice rendue afin de retrouver une mémoire occultée ou confisquée.

DOS SIER

ETATS DES LIEUX

Vers de nouvelles pratiques artistiques en espace public ?

La Révolution tunisienne a bien évidemment profondément transformé la Tunisie d'un point de vue socio-politique. Elle a également extraordinairement modifié le rapport des artistes à l'espace public. Avant cet événement historique, sous le régime du président déchu, la rue était, il faut l'avouer, abandonnée des artistes. Pour des raisons évidentes d'autorisations et de censure mais aussi, en partie, pour des questions d'auto-censure ou tout simplement par manque d'intérêt. En dehors d'actions ponctuelles comme Dream City, itinéraires artistiques d'art contemporain dans la médina de Tunis, les actions étaient quasi inexistantes. Depuis le 14 janvier 2011, la liberté retrouvée a suscité un véritable appel. Plasticiens, musiciens, performers, graffeurs, étudiants

© Aurien Rouisse

des écoles d'art ont alors investi la rue, la ville et ses interstices déployant toute une esthétique d'un « art en action ». Les actions se déroulent spontanément et le public (passants, habitants d'un quartier...) y est bien souvent associé reconsidérant totalement par la même les pratiques et les dispositifs artistiques qui existaient jusque-là et faisant face à des « urbanismes combattants ». Les artistes tunisiens se réinventent, bousculent l'ordre établi des évidences et opèrent une forme de résistance artistique en même temps qu'ils œuvrent à la reconstruction d'un espace social et politique.

Patricia K.Triki, Intervention urbaine, collages, Tunis, 25 avril 2011 © Patricia K.Triki

"Zoo Project", Tunis médina, 8 avril 2011 © droits réservés

"Inside-Out : Artocratie en Tunisie", JR, Tunis-Sfax-Sidi Bouzid, mars 2011 © Pol Guillard

Sommes-nous les témoins d'un genre de laboratoire expérimental qui pourraient fédérer de nouvelles démarches, pratiques artistiques, politiques et esthétiques? Comment expliquer un tel déchaînement sinon en gardant jalousement en mémoire que l'artiste est un récepteur de marque pour le monde qui l'entoure? Quel rôle l'artiste tente-t-il d'occuper dans la cité, dans l'écriture de notre Histoire ? En quoi cet art en espace public est-il politique ? Autant de questions que nous nous posons et auxquelles ce dossier de la ZAT tente de répondre à travers une sélection d'actions artistiques spontanées qui se sont déroulées en Tunisie entre janvier et avril 2011.

Performance "St'art" de Moufida Fedhila réalisée devant le théâtre municipal de Tunis le 12 mai 2011 © Moufida Fedhila

"Horr 1" de Sana Tamzini, 19 février 2011 © droits réservés

DOSSIER

HORR 1,
un événement artistique opportun

Par Rachida Triki, professeure d'esthétique et de théorie de l'art, écrivaine et commissaire d'art.

Le 19 février 2011, les artistes plasticiennes Sana Tamzini et Sonia Kallel, toutes deux enseignantes à l'Ecole supérieure des sciences et technologie du design de Den-Den (Tunis), ont mobilisé leurs étudiants pour un happening dans la rue, côté place BIR LAHJAR, dans la Médina de Tunis. Cette manifestation artistique leur tenait à cœur pour rendre visible, de manière artistique, à la fois l'espoir d'un avenir meilleur et la solidarité née de la révolution tunisienne. Elles ont voulu montrer et témoigner du sentiment de liberté ressenti par tous et notamment par les jeunes qui ont jalousement protégé leur révolution, en improvisant chaque soir des barrages de fortune pour défendre leur quartier des milices de l'ancien régime. Ces comités de quartier ont utilisé des objets en tout genre, planches, pneus, tonneaux, chaises, briques, etc. pour bloquer l'accès de leur quartier aux véhicules suspects.

Il s'agissait donc de créer artistiquement l'événement citoyen de la jeunesse tunisienne en mettant l'accent sur le désir de liberté et de dignité et sur toutes les valeurs d'un futur meilleur. Sonia Kallel a ainsi mis en scène avec un groupe d'étudiants une manifestation où ont été brandies, sous forme de marionnettes étendards, des poupées de chiffon en forme d'enfants portant sur leur buste des inscriptions des valeurs à venir. Elle a donné à voir l'idée que l'espoir naît de la liberté et rend possible un avenir fort de valeurs démocratiques. Quant au groupe de Sana Tamzini, enchainé dans un tissu blanc liant les uns aux autres jeunes filles et jeunes gens, il a fait barrage dans les petites ruelles de la médina, aux passants et aux véhicules ; le blanc renvoyait au port des vêtements des jeunes de quartiers qui veillaient pour la défense de la population, les nuits difficiles du début de la révolution. Pour cette artiste rodée aux installations fondées sur la lumière, le blanc symbolisait aussi l'espoir et l'émancipation.

Ces happenings ont été vécus de manière interactive et bon enfant avec la population et les passants dans la médina. Musique et slam ont interféré avec ces performances qui ont attiré jeunes et moins jeunes en leur faisant revivre de manière ludique un présent fort de sens.

"Horr 1" de Sonia Kallel et Sana Tamzini, 19 février 2011.

© droits réservés

© Sonia Kallel

DOSSIER

"Art dans la rue – Art dans le quartier" de Faten Rouissi

Par Aurélie Machghoul

Un peu plus d'un mois après la Révolution, la plasticienne Faten Rouissi lance un appel à contribution via son mur Facebook à tous les artistes mais également aux étudiants des écoles d'art, de design et d'architecture de Tunisie. La proposition ? Prendre artistiquement possession des carcasses de véhicules incendiés pendant la Révolution et regroupés sur un terrain vague à l'entrée d'un quartier populaire de la banlieue Nord de Tunis.

© Khalis Fahrat

Repenser le rapport artiste/espace public/autorités légales

La phase de préparation du projet mobilise étudiants et services municipaux. La mairie de La Goulette met à disposition des artistes un engin de travaux publics afin de regrouper les véhicules sur le terrain, l'armée et la police locale sont informées et seront présentes lors de la performance. L'objectif n'est pas de demander des autorisations légales mais de sensibiliser et d'associer ces autorités à une action d'art contemporain en espace public. Une vraie coupure dans le rapport artiste/espace public/autorités publiques en comparaison avec la période pré révolutionnaire tunisienne. L'artiste se réapproprie l'espace public et y convie les autorités légales. Ce ne sont plus ces dernières qui imposent leur vision sécuritaire de cette espace politique.

© Emir Ben Ayed

© Faten Rouissi

Une action artistique dans un quartier

Dans un premier temps, le 27 février, le terrain vague est investi pour la journée par les artistes et les étudiants afin de peindre, tagger et sculpter les voitures calcinées. Il s'agit également d'un temps d'interrogation et de débat pour les habitants du quartier. Les véhicules calcinées témoignent de la Révolution accomplie et de la Liberté retrouvée, s'en emparer même artistiquement parlant provoque refus, questions et débat. Les artistes expliquent leur démarche et invitent les habitants du quartier de Carthage Byrsa à venir participer à l'œuvre collective. Il s'agit bien alors de donner une dimension plastique à ces témoignages que sont les voitures mais aussi de fixer la parole et les

©Faten Rouissi

©Khais Fahrat

images de la Révolution. Enfants, adolescents, femmes et hommes du quartier viennent alors intégrer le groupe d'artistes présents. Tag, peinture, écriture, jeux théâtralisés transforment alors le terrain vague.

Interroger la place conventionnelle et le sens de l'oeuvre

Le second temps de cette action, le 13 mars, a consisté à restituer cette performance via une exposition in situ. Comme pour la 1ère étape du projet, un appel à contribution a été lancé par Faten Rouissi via le réseau social. Chaque citoyen est invité à imprimer des photos de la performance ayant eu lieu et à venir les exposer sur le même terrain vague. Photos des œuvres suspendues à des cordes tel du linge au vent et œuvres elles-mêmes sont ainsi mises en perspective. Certains hommes et les jeunes du quartier sont également venus accrocher les portraits des 7 martyrs du quartier, ces personnes mortes pendant la Révolution.

Ce temps de restitution était triplement intéressant puisqu'il interrogeait le public sur la notion même d'œuvre d'art. L'œuvre est-elle la carcasse du véhicule incendié et peint, la photo de celle-ci exposée ou les 2 à la fois ? Il s'agissait également d'interroger le rapport de l'œuvre à son lieu traditionnel d'exposition, ici non pas la galerie mais l'espace public. Enfin, du fait que les photographies étaient simplement suspendues à une corde et qu'elles volaient au vent, le public était contraint de prendre la photo en main pour la regarder. Un rapport complètement repensé de la notion d'œuvre qui n'est plus mystifiée mais qui intègre la vie, la rue, le citoyen. L'artiste est également reconnu par la société et son action est d'utilité publique et non le fait d'un être "marginal" retiré de la réalité.

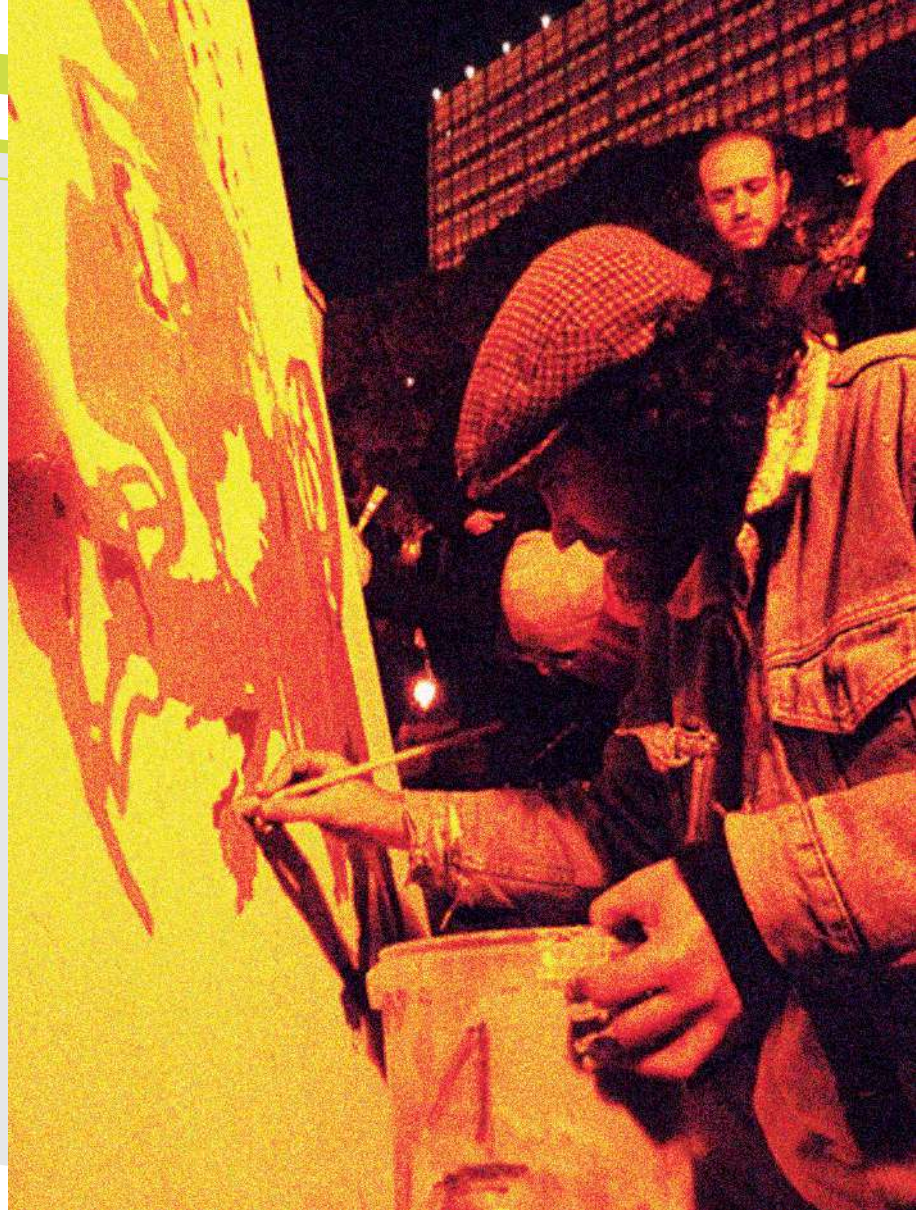
© Faten Rouissi

DOSSIER

Art For Tunisia : quand l'art se fait métaphore du champ politique

Par Aurélie Machghoul

Art For Tunisia c'est l'histoire d'un acte artistique spontané porté par Sélim Tlili et qui s'est déroulé en 2 temps. Samedi 22 janvier 2011, une semaine après la chute du régime Ben Ali, la Tunisie observe un premier jour de deuil national en mémoire des victimes du soulèvement populaire. Sur Facebook, les messages fusent invitant tous les citoyens à se retrouver avenue Habib Bourguiba. Sélim Tlili, designer, photographe, graphiste, artiste multiple connu pour ses performances de speed painting, se rend sur cette avenue éminemment symbolique pour nous avoir tous portés lors de la manifestation du 14 janvier, une toile sous le bras. Sélim s'installe dans cet espace public hautement métaphorique et commence à peindre. Les passants s'arrêtent, intrigués, observent et s'invitent à peindre. L'idée 1ère de Sélim Tlili est de réaliser le



"Art For Tunisia", performance artistique de Sélim Tlili, 22 janvier 2011 © droits réservés

portrait du martyr de la Révolution tunisienne, Mohamed Tarek Bouazizi. Devant cette participation citoyenne spontanée, il change d'approche et attribue à chaque plage colorée de son tableau un numéro. Il fait de même des pots de peinture qui jonchent le sol. Chaque passant peut ainsi apporter sa contribution à l'œuvre qui devient collective et métaphore du champ politique récent de la Tunisie. Une approche citoyenne en espace public novatrice et une pratique complètement participative de l'art.

2ème étape d'Art For Tunisia : du 9 avril au 8 Mai 2011, le portrait de Mohamed Bouazizi est mis en vente en part de pixels via un site web spécialement créé pour l'occasion. Le principe est de poursuivre cette idée de participation citoyenne qui a prévalu à la création de l'œuvre pour sa vente. L'argent récolté, reversé à l'Association Citoyenne Tunisienne, est destiné aux développements des zones défavorisées du pays. On reste dans le même esprit démocratique et participatif. Seule ombre au tableau, la soirée de lancement de la vente des pixels s'est déroulée à la Villa Didon de Carthage, un hôtel associé à la jet-set tunisoise fortunée... bien loin de la réalité populaire du pays ! Manque de temps pour méditer une autre forme d'action dans un lieu plus "démocratique" ou récupération médiatique de la spontanéité de l'action première de Sélim Tlili ? Une vente des pixels à la criée publique sur cette même avenue Bourguiba aurait par exemple intelligemment prolongée cette dimension citoyenne et participative.

Depuis Sélim Tlili continue de s'impliquer dans l'espace public. Le 2 mai, c'est avec Jaye, Meen one, Sk-one, Willis from Tunis et Free-Jo, qu'il s'approprie les murs de la ville et investit à Gammarth une demeure pillée de la famille Trabelsi. "Street Art Show" donne corps et voie à des murs restés trop longtemps silencieux et qui entrent enfin en dialogue avec l'Homme de la rue. L'artiste investit la cité et reprend sa place de citoyen en résonance aux fureurs et aux espoirs du moment.

© droits réservés

© droits réservés

© David Alibet

DOSSIER

Zone d'Abordage Temporaire :

l'échange citoyen se substitue à l'artistique pour faire sens

Par CeCiL Thuillier © Abdellatif Snoussi - les adc

923 734 mètres les séparent. Pourtant, les voici qui se parlent, face-à-face. Chacun sirotant son verre de thé à la menthe. Sous un même ciel un peu gris, dans un même printemps un peu frais. Les uns à Tunis, les autres à Montpellier. 3 jours durant, les habitants des deux villes ont été invités à la ZAT, Zone d'Abordage Temporaire ou comment converser avec des inconnus de l'autre rive via un dispositif internet installé en plein air. Au moment où le chef de l'Etat français se demande comment étanchéifier les frontières de son pays, des gens pleins de bonnes intentions inventent, eux, de nouvelles façons de s'ouvrir au monde. A l'image de Pascal Le Brun-Cordier, directeur artistique de la ZAT Montpellier (Zone d'Abordage Temporaire), manifestation hybride entre art et action citoyenne et dont la deuxième édition s'est déroulée du 23 au 25 avril dans la capitale languedocienne. A cette occasion, il s'est

associé au collectif tunisien Dream City pour décliner le principe de la ZAT. Le A s'est métamorphosé, et voilà la Zone d'Abordage Temporaire installée en parallèle dans le Parc du Belvédère au cœur de Tunis et dans le Parc Méric dans la banlieue de Montpellier. Pour Pascal Le Brun-Cordier, le principe des ZAT, quel que soit le A, consiste à « investir l'espace public pour confronter les points de vue, permettre l'échange, le partage. Dans le rapport à l'art, ce qui m'intéresse c'est la façon dont s'articulent la singularité et le commun ». De chaque côté le public dispose d'un ordinateur, d'une webcam et d'un micro et partage l'expérience d'une conversation impromptue, libre. Seule contrainte imposée, le temps. Un grand sablier veille et tous les quarts d'heure, il faut céder sa place au suivant. « On n'a jamais eu la vision des autres par rapport à nous. La seule image de la Tunisie se limitait au soleil et aux plages. Aujourd'hui nous pouvons parler de nos aspirations communes en tant qu'humains simplement. Moi j'aime discuter avec tout le monde, c'est pour ça que je suis venu ici », explique Amine Gharbi, 26 ans et déjà une conscience humaniste aigüe. Les participants n'ont pour la plupart pas attendu ce jour pour discuter politique sur internet. Depuis la chute de Ben Ali, les réseaux sont en surchauffe. Les jeunes Tunisiens, adeptes de Facebook, ont été les premiers à s'inscrire pour participer à la manifestation. Mais ils n'étaient pas seuls. Par écran interposé, étudiants, mères de famille, serveur de café, vendeur de roses, expatriés sont aussi venus expérimenter l'échange virtuel outre-frontière. Pendant cette ZAT, le familial café du Belvédère a ainsi pris des airs de café citoyen où l'on sort de l'entre soi. Démocratie et liberté d'expression à l'état pur.

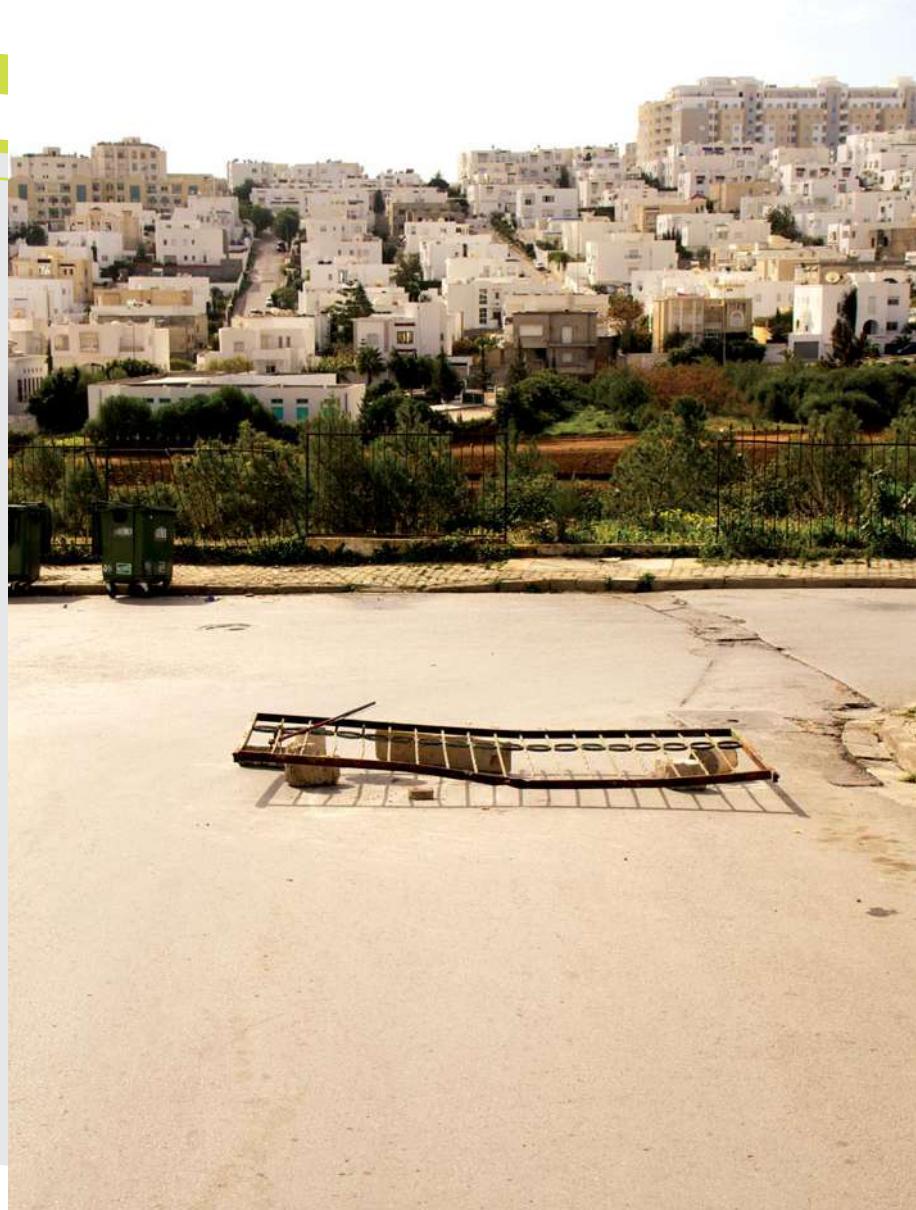
VIE DES VILLES

Comité de quartier et solidarité urbaine

Par Béatrice Dunoyer © Patricia K. Triki

3h de l'après-midi, j'arrive à un premier barrage tenu par des jeunes aux visages graves. Ils me dévisagent sans animosité ; je suis étrangère au quartier. Mais en se penchant, ils reconnaissent Sameh et Saoussen qui vivent là, à Tunis dans le quartier d'Ibn Khaldoun, et leurs visages s'éclairent d'un large sourire. Les salutations fusent ; quelques nouvelles du quartier et les remerciements chaleureux de mes copines pour ces hommes qui veillent sur elles jour et nuit avec constance et cordialité.

Mutuelleville est un quartier plus calme qui ne ferme qu'un peu avant le couvre feu ; mais durant le jour on peut observer les reliques des barrages sur le bas côté des routes : quelques troncs d'arbres, des bacs à fleurs, des pneus, des sacs de ciment ou, plus officiel, des barrières de sécurité piquées sans doute à la mutualité



située sur l'avenue Jugurtha. Je souris, je me sens en sécurité. Je sais que dès 4 heures les hommes vont commencer à se rassembler et à dresser leur barricade. Tous les hommes du quartier, des plus jeunes aux plus âgés, du boucher au fonctionnaire, de l'étudiant au coiffeur. Je ne les connais pas tous mais tous semblent me connaître et je peux entrer et sortir du quartier accompagnés par leur sourire. Le non riverain par contre devra montrer patte blanche et accepter docilement que ces hommes enjoués et fermes à la fois passent leur voiture au peigne fin.

Nota bene : *la photographe Patricia K.Triki dont les photographies accompagnent cet article a mené depuis la Révolution un travail plastique sur ces barrages de quartier intitulé "Checkpoints". Il s'agit d'une approche esthétique et conceptuelle sur la notion d'installation urbaine spontanée à partir d'événements qui ont fait sens dans la ville. Un travail à suivre de prêt.*

Mais les sourires se tarissent à la nuit venue, au moment où retentissent les coups de feu et les vrombissements des hélicoptères. La nuit venue, tous les hommes du quartier sont dans les rues : sur les barrages mais aussi en patrouille ou en guet près des magasins, un bâton ou un grand couteau de cuisine à la main. Pour vaincre le froid des nuits de ce mois de janvier pas comme les autres, certains allument des petits braseros ou des feux de camp et les femmes du quartier les aident par quelques boissons chaudes et quelques gâteaux. J'y participe apportant ma contribution bien après minuit, à l'heure où les lumières des foyers ont commencé à s'éteindre et où les nuits s'étirent dans l'attente d'une menace pas toujours si lointaine.

Je les aime ces hommes, mes voisins proches ou lointains, qui veillent sur moi et sur ma fille. Je les aime et je les admire. Courage et solidarité sont les vertus de ces hommes qui découvrent enfin la liberté et veulent la garder; ce courage et cette solidarité qui amènent lumière et chaleur à ces ténèbres troublées. Avec détermination et bravoure, ils repoussent unis la terreur que les sbires du RCD sèment ; avec fermeté et fraternité, ils nous protègent, ils me protègent. Et la terreur se disloque devant l'unité et ma peur se transforme en un grand élan d'amour et de gratitude.

طبيع
LOVE
a3mel talla
إنت الأولى
amigos
تونيزيانا
Tunisiana

AILLEURS

« sublimes port[e]s… »

Traversées artistiques entre les villes ports en Méditerranée et Europe

Par Nil Deniz, fondatrice de l'association Quai 21 et du projet Sublimes port(e)s

Comment faire rayonner les créations urbaines contemporaines dans des villes ports telles que Marseille, Istanbul ou Hambourg, et ainsi contribuer à ouvrir la ville sur le monde ?

L'association Quai 21 s'est donné plusieurs objectifs en créant « sublimes port[e]s » projet de résidence artistique qui depuis sa création en 2009 à Marseille questionne la relation étroite entre les artistes et la ville. « sublimes port[e]s » met en relation les villes ports pour favoriser la mobilité des artistes et les traversées dans l'espace méditerranéen et en Europe. Ces résidences de création, en plusieurs étapes, permettent un travail commun dans les villes d'où sont originaires les artistes. Il s'agit notamment de faire découvrir et comprendre les dispositifs urbains à partir desquels les artistes contribuent à la vie de certains quartiers (comme

© droits réservés

la Plaine à Marseille, ou Beyoglu à Istanbul). Deux résidences croisées en trois étapes ont d'ores et déjà eu lieu.

La résidence "ports invisibles" renoue avec l'imaginaire cosmopolite des villes portuaires et connecte musicalement dans une création de paysage sonore, Marseille, Istanbul et Hambourg.

La création "fora bandit" se situe au croisement de traditions occitanes et anatoliennes et représente l'autre sujet fort de « sublimes port[e]s » à travers un lien original entre transmission, tradition et création contemporaine. Les musiciens-chanteurs Sam Karpienia et Ulas Özdemir et le percussionniste Bijan Chemirani se sont retrouvés à Marseille puis à Istanbul. Avec un esprit libertaire, les trois musiciens explorent les chants d'amour sacrés et profanes de l'Anatolie et de la Provence médiévale, inspirés par l'amour courtois des troubadours, qui a fait le tour de la Méditerranée. Ces chants se teintent d'une nuance de protestation et de révolte en dénonçant les injustices politiques et sociales d'hier et d'aujourd'hui[1] .

C'est autour de ces thématiques que « sublimes port[e]s » souhaite offrir un espace à la création contemporaine entre Méditerranée et Europe. Au vue des récents bouleversements socio-politiques des pays de la rive sud de la Méditerranée, la relation des artistes à l'espace public et leurs rôles contestataires est indubitablement d'actualité. « Il faut que l'artiste sorte dans

© Berge Arabian

la rue, se fasse entendre et éveille les consciences»[2]. Plus que jamais les relations entre les artistes du monde arabe doivent être renforcées.

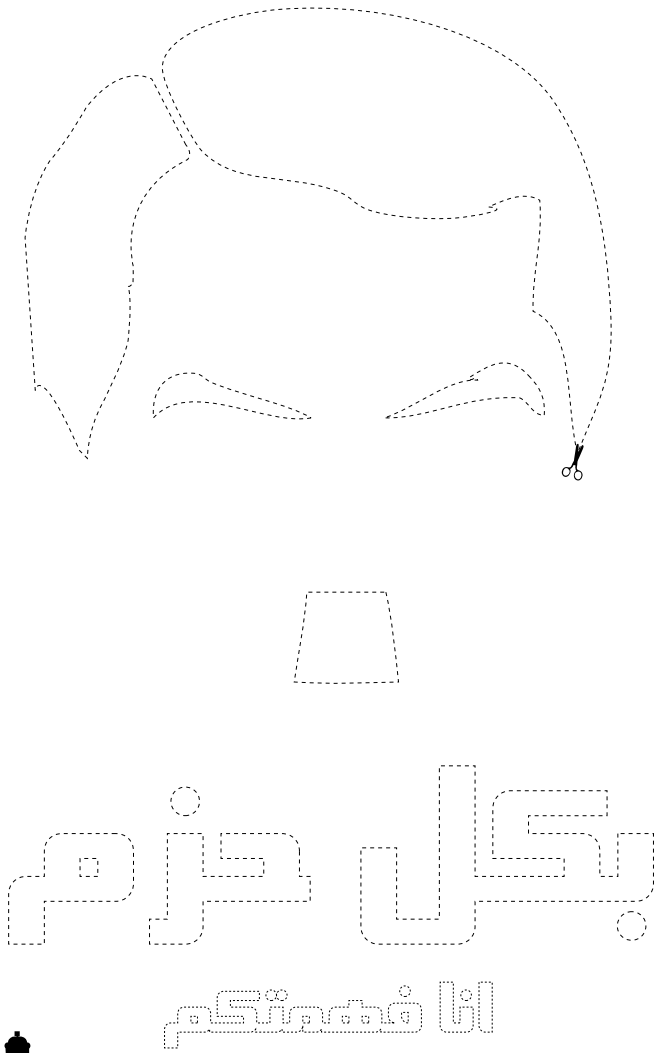
« sublimes port[e]s » se propose de renforcer ces liens pour contribuer à la création d'une Méditerranée du XXIème siècle.

(1) Un album sortira fin 2011 sous le label marseillais Dfragments.
(2) Entretien avec l'actrice égyptienne Laila Samy et le réalisateur Tamer El Said. Le Caire 02.05. 2011

POÉTIQUE URBAINE

Pochoir de Yassine Blaïech

Né en 1983, Yassine Blaïech est diplômé de l'Université des Arts et du Design de Tunis. Passionné par l'image, il s'intéresse particulièrement au rapport de celle-ci à la musique. C'est pourquoi il pratique lors de soirée-événement le VJing c'est-à-dire la performance visuelle en temps réel. Celle-ci consiste à créer ou à manipuler de l'image via la médiation technologique, en direction d'un public et en synchronisation avec la musique. Yassine Blaïech est le graphiste du collectif Dream City (édition 2010 du Festival et projet Laaroussa). Il fut très engagé lors de la Révolution et des sittings de la Kasbah.

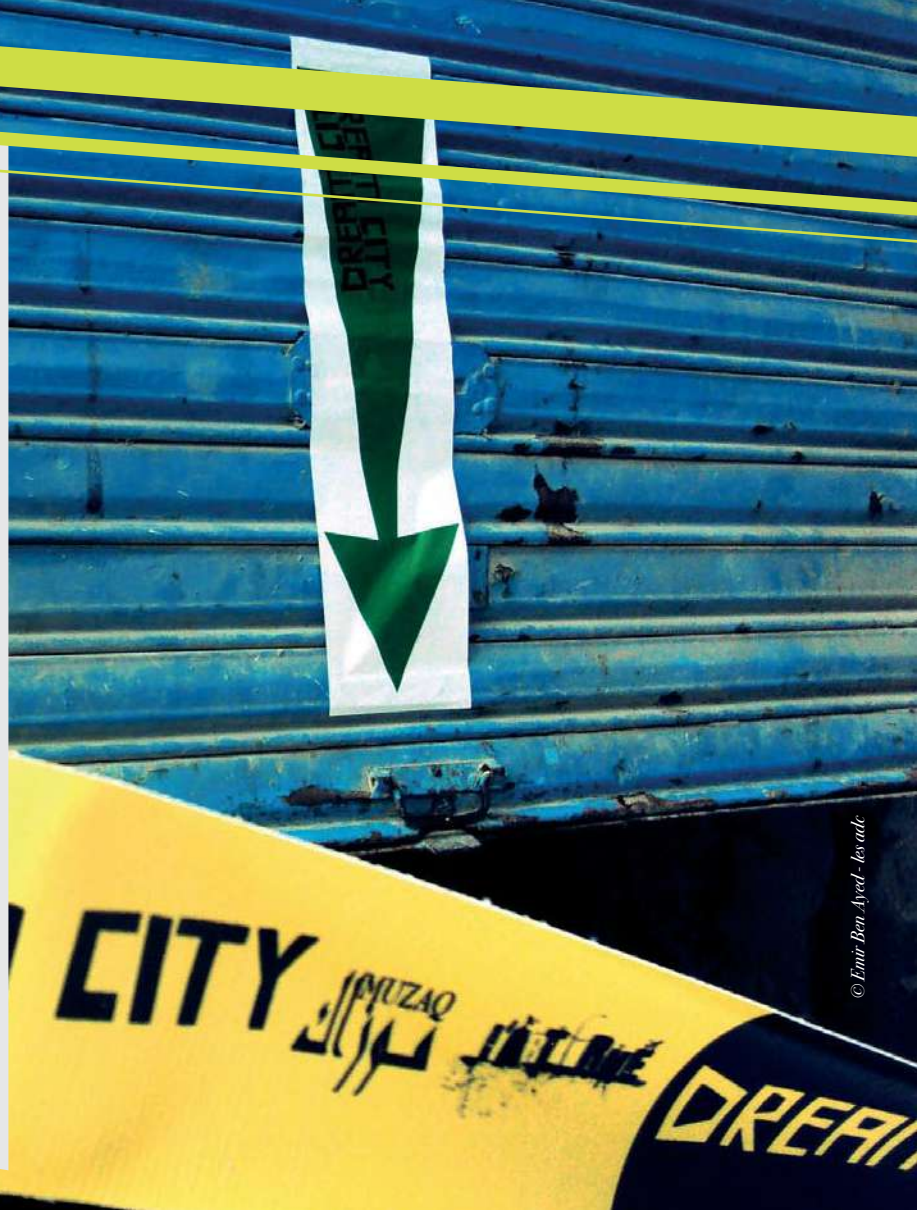


DREAM CITY 2012

L'ARTISTE FACE AUX LIBERTES OU PARADISE NOW

DREAM CITY | ACTIONS ARTISTIQUES DANS L'ESPACE URBAIN

Dés 2007, Dream City a parié sur le pouvoir de la créativité, le détournement, la citoyenneté et le collectif comme forme de résistance et d'action à l'oppression. Dream City propose une alternative au système dominant en amorçant une révolution des modes de pensées où la rue est notre lieu de liberté et d'échanges : c'est aux usagers de construire leurs récits et de les agencer collectivement. Les dispositifs artistiques proposés par les artistes valident le caractère politique de cette action proposant de nouvelles formes artistiques en lien direct avec la politique et la société.



© Emir Ben Ayed - les ade

THEME : L'ARTISTE FACE AUX LIBERTES

Soucieux de penser artistiquement la reconstruction politique, économique, sociale et environnementale de notre pays, Dream City choisit d'engager tous les artistes tunisiens à penser et interroger au moyen de leurs arts nos nouvelles libertés et de laisser résonner cette toute nouvelle condition politique dans leurs propositions artistiques urbaines.

Les projets retenus s'intéresseront à la fois à la pertinence de travail en adéquation avec un lieu, un territoire ou une population et à la capacité de se faire l'écho d'une mémoire collective autour du thème : L'ARTISTE FACE AUX LIBERTÉS.

L'appel à projet est ouvert à tous les artistes tunisiens vivant et pratiquant sur le territoire. 15 à 20 projets tunisiens seront sélectionnés.

Cette année, Dream City invite tous les artistes d'Afrique et d'Asie centrale à présenter leurs projets. 5 artistes d'Afrique et d'Asie Centrale seront sélectionnés. Un calendrier spécial de préparation des projets sera établi pour ces artistes.

DOMAINES ARTISTIQUES CONCERNÉS

Arts visuels, performances, arts numériques, arts de la rue, architecture, design, etc.

LIEUX ENVISAGES

PARADISE NOW : cette année La Médina et tout le petit Tunis pourrait être envisagé comme un espace de création.

CONSTITUTION DES DOSSIERS

- Un dossier de présentation du projet (textes, photos, croquis, plans, etc.)
- Une biographie de l'artiste

© Saif Chaabane - les ade

DATES

La date limite d'envoi des dossiers est le 15 juillet 2011.

Dream City aura lieu du 25 au 30 septembre 2012 (dates susceptibles de modification).

Les artistes tunisiens sélectionnés s'engagent à s'impliquer sur toutes les réunions mensuelles qui auront lieu de novembre 2011 à septembre 2012.

BUDGET DE CRÉATION

Une enveloppe de production est prévue pour chaque projet.

La somme sera fixée ultérieurement selon les fonds obtenus.

L'ART RUE | DREAM CITY

Objet : Appel à projets DREAM CITY 2012
contact@dreamcitytunisie.com

© droits réservés

013201

MESSAGES ENVOYÉS AU FUTUR

تونسي

بالمستقبل متفائلين

وإنت؟

Rendez-vous sur notre page facebook Tunisiana

تونيزيانا
Tunisiana

إنت الأوْلى

©Sonia Kallel